

## ALLAH THÉRÈSE ET SES MULTIPLES IDENTITÉS

Madame et monsieur

Honorables invités

C'est avec un plaisir immense que je prends la parole devant vous pour l'intervention inaugurale du colloque sur « Allah Thérèse : chantre d'une tradition ouverte ». Le plaisir est d'autant plus infini que par le souvenir, nous revenons à la mémoire, des pans de notre propre vécu. Et ces pans du passé reconstituent l'unité de notre histoire en un tableau aux milles couleurs ; dans le cadre de la musique, je dirai aux milles sonorités. Mon intention sera d'évoquer les multiples identités en mouvement de Allah Thérèse.

Le moment de cette intervention inaugurale fait affluer souvenirs de sons, d'odeurs et de couleurs. De ces souvenirs, me vient une paradoxale absence : je ne l'ai pas personnellement côtoyée, Allah Thérèse. L'adolescent élève et étudiant que j'étais à l'époque de sa splendeur musicale, n'avait pas les moyens financiers de se payer des tickets de concert de cette grande artiste. L'éloignement spatial a été comblé par un rapprochement mental et affectif car, pour les gens de ma génération, elle était une figure incontournable. Elle était omniprésente sur les antennes ; elle était invitée aux grandes cérémonies culturelles. Sa joie et sa bonne humeur étaient communicatives. Ce qui fait la beauté de l'art et de la chanson en général, c'est qu'on n'a pas toujours besoin de comprendre les paroles d'une chanson pour l'apprécier. Tout peut concourir à l'attrait d'un artiste : sa manière de se mouvoir sur scène, la franchise de son sourire, la beauté de son regard et par-dessus tout, le charme de l'œuvre. Tout cela se retrouve en Allah Thérèse, une artiste qui fut, pour ceux de ma génération, incontournable dans l'espace musical et médiatique. Pas une grande manifestation culturelle, pas une émission télévisée de grande envergure sans Allah Thérèse et son époux Ngoran La Loi. Allah Thérèse était omniprésente dans les années 80-90, par une occupation à la fois physique, grâce aux spectacles, et virtuelle, par la diffusion musicale sur les ondes de la radio et à la télévision. Elle occupa de manière intégrale la scène artistique et culturelle. Parler d'elle, pour moi, renvoie à une reconstitution de tableaux vécus. Je peux dire, sans fanfaronnade, Allah Thérèse me parle.

La génération actuelle de mélomane et d'étudiants peut s'étonner qu'on pût, aujourd'hui, organiser dans cette enceinte scientifique, un colloque sur une personnalité inconnue d'elle, que la taxinomie négative nommerait « analphabète », « illettrée », « villageoise » quand ce n'est pas « une chansonnière ».

Si Allah Thérèse était qualifiée d'analphabète ou d'illettrée, c'est bien parce que nos références et nos canons d'appréciation, tournées vers l'extérieur, ne nous permettent guère d'apprécier la beauté et la qualité de ce qui est en nous, de ce qui est chez nous ou de ce qui est de chez nous. Une forme d'aliénation de soi nous éloignant de nous-mêmes, nous rend aveugles à notre intériorité et à notre patrimoine/matrimoine. Nos références et nos canons d'appréciation déprécient ce qu'autrui ne valorise guère. Et de fait, Allah Thérèse était vraiment une analphabète, une illettrée, une villageoise. Elle ne savait ni lire ni écrire selon les critères d'érudition d'une civilisation étrangère

à la nôtre. Elle vécut le plus souvent au village, dans son village. Son espace de vie et son statut de femme ne sachant ni lire ni écrire, la disqualifiaient dans un monde qui reprenait les critères d'appréciation de la période coloniale. Les indépendances n'avaient pas créé une rupture des valeurs. Bien au contraire, elles avaient prolongé ce que la colonisation présentait comme valeurs de civilisation : l'écriture, l'école, le développement, le progrès, la civilisation. Le discours idéologique dominant visait à la propagation des normes d'existence des civilisations occidentales. Les modèles culturels diffusés étaient fondés sur une dichotomie civilisé/sauvage, ville/village, lettrés/illettrés, Blancs/Noirs, développés/sous-développés :

« Un système dichotomique a vu le jour dans le sillon de la structure colonisatrice, et avec lui sont apparues un grand nombre des oppositions paradigmatiques actuelles : le traditionnel et le moderne ; l'oral et l'écrit ; les communautés coutumières et agraires, et la civilisation industrielle ; les économies de subsistance et les économies hautement productives.<sup>1</sup> »

Il suffit, ici, de se référer aux motivations idéologiques de la colonisation pour se rappeler que les Africains étaient considérés comme des sous-hommes, des peuplades sans civilisation ni histoire, aux mœurs aussi sauvages qu'étranges, croupissant dans la nuit de l'ignorance. Il fallait les aider à abandonner la brutalité des mœurs et les curieuses coutumes. La colonisation est idéologiquement présentée comme un élan de civilisation se proposant « ... de créer parmi les êtres et les choses un état de progrès matériel et moral amplifiant les moyens du mieux-être universel. <sup>2</sup> » Elle fut en réalité autre chose. Elle fut une entreprise de dépossession :

« Au nom de droit de vivre et du bien commun de l'humanité, la colonisation, agent de civilisation, va prendre charge de la mise en valeur, de la mise en circulation des richesses que des possesseurs débiles détenaient sans profit pour eux-mêmes et pour tous. <sup>3</sup> »

Ce discours de disqualification fonctionnera avec la conviction que, seule compte, la civilisation occidentale, et que les coutumes autochtones ou les manières de faire locales, taxées de barbares, doivent disparaître. A cette époque, ce modèle de pensée dichotomique marquait de son empreinte la culture ambiante<sup>4</sup>.

Cependant, ce système paradigmatique eut d'autres effets puisque, ce fut sans doute, ce qui permit à Allah Thérèse de trouver auprès des siens, l'inspiration qui vaudra à la Côte d'Ivoire et à notre institution de l'honorer par ce colloque. Le village ne fut pas lieu d'errements mais espace de socialisation et d'humanisation.

---

<sup>1</sup> Valentin-Yves Mudimbe, *L'invention de l'Afrique. Gnose, philosophie et ordre de la connaissance*, Paris, Présence Africaine, 2021, p.31.

<sup>2</sup> Albert Sarraut, *Grandeur et servitude coloniales*, Éditions du Sagittaire, Paris, 1931, p. 108.

<sup>3</sup> Ibidem, p. 112.

<sup>4</sup> On lira à ce sujet le livre du sociologue Abdou Touré, *La civilisation quotidienne en Côte d'Ivoire. Procès d'occidentalisation*, Paris, Karthala, 1981. Il montre dans ce livre ce que le pouvoir donnait à consommer en matière de culture. Son livre brosse le portrait-robot de l'Ivoirien-modèle, consommateur insatiable des modèles et objets occidentaux.

Au regard de la thématique du colloque, on peut dire qu'Allah Thérèse ne s'est pas contentée de rester confinée dans la sphère locale ; elle s'est ouverte au monde extérieur, montrant par-là ses multiples identités en mouvement. L'histoire de sa vie suffit à faire comprendre que l'identité personnelle ou individuelle est une construction dynamique de l'unité de la conscience au travers des relations intersubjectives et des expériences sociales. Cette identité est dynamique par son aspect actif, affectif et cognitif de représentation de soi, avec le sentiment subjectif de sa permanence. Elle réussit à rendre compte de l'identité comme la somme de diverses appartenances. Avoir conscience de cette multiplicité d'appartenances permet d'éviter le repli communautaire et la dérive meurtrière d'une identité absolutisée. La bonne identité récusé l'idée de l'identité figée, originelle, définie une fois pour toutes. Personne ne subit le devoir de se conformer durant son existence à une identité native figée. Bien au contraire, l'identité de chacun se forme et se transforme durant la vie entière, relativement à l'entourage, aux rencontres fortuites ou prolongées, aux lectures, etc. La prise de conscience des différentes facettes de notre identité ouvre sur l'acceptation de la diversité et du différent.

Quels sont les éléments d'appréciation que la vie de Allah Thérèse nous présente comme récusation de l'identité figée ? Allah Thérèse a su harmoniser tradition et modernisme d'où le sous-titre du colloque « chantre d'une tradition musicale ouverte ». Elle nous dit que la modernité n'est pas refus de l'ancienneté ni la tradition un rejet des produits techniques et technologiques. Son époux, N'goran la Loi et elle, étaient inséparables, se produisant ensemble, elle, chantant dans un microphone et lui l'accompagnant à l'accordéon, un instrument moderne. Les thèmes de ses chansons indiquaient son refus d'une société qui maltraitait les femmes sans enfants, les orphelins, les conjugalités éphémères, l'ingratitude, les veuves dépossédées de leur bien. Elle a vu l'importance de la connaissance scolaire et du savoir ancestral, la valeur de l'humanisme, les forces et les faiblesses de la richesse matérielle. L'art fut pour elle un agent de changement. De ce village où s'enseignent les codes de bonnes conduites, les préceptes du vivre-ensemble pacifique, les valeurs humaines, Allah Thérèse constitua une provision culturelle ainsi qu'un support de valeurs, une conception du monde. Elle sut en tirer une référence musicale, intellectuelle, capillaire, voire vestimentaire.

En effet, Allah Thérèse était certes une analphabète qui ne savait ni lire ni écrire. Mais, elle n'était pas sotte, conformément à ce que le système dichotomique colonialiste voulait faire accroire. Soit dit en passant, de rares fois, la langue française fut convoquée dans ses chansons, elle le fit en reprenant soit une idée populaire « Je ne connais pas papier » dans « Massi sua », soit un dicton, dans « Sika Ti kpa » : « L'argent est bon, mais l'homme est mieux » Nous qui avons réduit l'intelligence à la maîtrise de la langue de l'occupant français, avons exclu ceux ou celles qui ne parlent pas le français de la civilisation. Allah Thérèse nous montre les limites de ce réductionnisme bêtifiant. Car, bien au contraire, sa profonde connaissance des codes de la société baoulé donna naissance à des chansons inspirées d'une profonde sagesse, chansons dont les paroles sont à la fois des conseils, des poèmes de consolations et des bréviaires de bonnes conduites. On peut y trouver ce que de nos jours, nous considérons comme des sujets de lutte des droits humains : elle défendit la femme sans

enfant, la femme abandonnée par des époux volages. Elle incita les parents à inscrire les filles à l'école :

« Dans Massia floua, Allah Thérèse plaint son analphabétisme. Elle explique que, n'ayant pas été scolarisée, elle porte le poids de son analphabétisme qui la ronge quotidiennement. Elle s'irrite contre ses parents qui ont créé ce handicap. Allah Thérèse envie ceux qui savent lire et écrire, tout simplement parce que si elle avait su lire et écrire, elle n'aurait pas été victime des nombreuses duperies qui ont émaillé sa carrière <sup>5</sup> »

Son attention à l'égard de la petite fille ne se limita pas au combat pour la scolarisation des filles. Elle invita les parents à ne point confiner les petites filles dans des foyers où le mariage précoce les transformait parfois en esclave sexuelle.

Dans « Ma houa ba », elle pleure la femme qu'une société encourageant à la fécondité incontrôlée, appelle « femme stérile », donc femme inutile. Elle pleura l'absence de la maternité ; une maternité qu'elle combla par un maternage d'enfants qu'elle sut offrir aux enfants recueillis. Féministe avant la lettre, elle porta son intention à la qualité de vie des filles abandonnées, des femmes humiliées et spoliées de leur droit. Elle accomplit son devoir de mère sous d'autres espèces d'amour, en adoptant des enfants et en s'occupant d'enfants recueillis. De cet amour, elle s'ouvrit à la justice, à la liberté. Dans « Foundi », elle sort de ce combat genré pour la liberté intégrale en nous rappelant le combat héroïque de la période coloniale.

Mais Allah Thérèse, c'est aussi une identité capillaire. Très ancrée dans le terroir, elle utilisa son corps comme lieu d'affirmation de son identité. Une manière de se tresser les cheveux valut, à une certaine époque, le nom de « coupe à la Allah Thérèse ». Son identité capillaire assumée fut une manière d'affirmer ses racines et d'éduquer à l'amour de soi.

Mais Allah Thérèse, c'est aussi une identité chorégraphique. Une manière de danser, comme des canards ; des pas de danse mesurés, cadencés. Elle virevoltait sur elle-même, dans une maîtrise corporelle et spatiale, le regard toujours tourné vers l'accordéoniste de mari, Ngoran La Loi.

Allah Thérèse franchit les frontières de ces multiples identités. La frontière du temps : elle nous transporte dans le passé en nous rappelant la lutte anticoloniale. Une société a besoin de héros et d'héroïnes. Elle ne peut vivre sans le souvenir de ceux qui rendirent possible la possibilité de mener une existence digne. Elle nous transporte dans le futur en espérant la pérennisation de ce passé de paix où le vivre-ensemble était harmonieux : « é trant ke daha » dit-elle, nostalgique des périodes pacifiques.

Elle franchit la frontière de l'espace : ancrée dans son terroir, dans son village, elle a parcouru les scènes des villes ivoiriennes. Le va-et-vient entre le village et la ville transparaît dans ses sonorités, ses dictons, les proverbes de ses chansons, tous tirés de son terroir et de sa culture baoulé. L'occupation scénique de ses spectacles est une reproduction de l'occupation spatiale d'une scène de village.

---

<sup>5</sup> Ngoran Etienne Kpangba, *Allah Thérèse symbole d'une identité culturelle*, Abidjan, JD Editions, 2020, p. 44.

Elle passe également la frontière vestimentaire. Allah Thérèse a su mettre en valeur les motifs et les pagnes de la culture baoulé. Elle ne s'est pas habillé de pagnes fabriqués avec des écorces d'arbre. Les pagnes portés avaient des motifs de l'espace culturel, confectionnés selon les techniques de tissage moderne. Exhibant un pagne traditionnel dit « pagne baoulé » et une coiffure naturelle sans défrisant, elle signait par le refus ostentatoire des conventions de la modernité, la contestation de la colonialité et de ses codes. Son corps se transforme en objet esthétique porteur d'identité culturelle. Au total, tout en elle, était message d'affirmation de soi.

Afin de ne pas faire double emploi avec les communications qui nous occuperont durant le temps du colloque, permettez, Madame et Monsieur, honorables invités, que je n'en dise pas plus sur les œuvres de Allah Thérèse, leur contenu ainsi que leur portée. Je voudrais terminer par la réponse donnée à un journaliste qui me demandait, « Le fait que des universitaires aujourd'hui se penchent sur le devenir des œuvres d'Allah Thérèse, n'est-ce pas une façon de l'installer définitivement au Panthéon des Immortels ? »

Je lui répondis ceci :

Je me demande si vous n'accordez pas trop d'importance au rôle des universitaires. A mon sens, c'est le public, celui à qui sont destinées les œuvres et qui en jouit esthétiquement, qui installe un artiste au Panthéon des Immortels en faisant de lui ou d'elle des justifiés. Les universitaires ont-ils jamais rendu populaire un artiste ? J'en doute. Les universitaires viennent en complément du jugement esthétique du public. Ils peuvent, par leurs travaux, augmenter l'envie de découvrir une œuvre, tout comme, ils peuvent, s'ils n'y prennent garde, éloigner le public d'un artiste si le discours scientifique est abscons. D'une certaine manière et paradoxalement, c'est plutôt Allah Thérèse qui nous honore en se montrant à nous dans sa splendeur artistique. Elle se donne à voir à notre regard en illuminant nos idées. Elle nous rappelle à notre devoir, celui d'honorer les attributions de l'université en son article 5 : la diffusion des connaissances et de la culture. C'est donc Allah Thérèse qui nous convie à notre devoir d'enseignant-chercheur et d'étudiants, pour certains. Elle exerce une activité missionnaire par la donation de sens de ce colloque interdisciplinaire et international. Notre université rend ainsi opérationnel l'un des objectifs de la réforme LMD : s'ouvrir sur la société en lui proposant des solutions de développement. Allah Thérèse nous permet d'allier théorie et pratique, particularisme et universalisme ; localisme et pensée globale ; patrimoine, patrimoine et constitution immatérielle ; langue, musique et conscience nationale, etc. Non seulement les universités ne doivent pas vivre en vase clos, mais les universitaires ne doivent pas se confiner dans leurs disciplines d'enseignement. La tendance actuelle du savoir oblige à une ouverture d'esprit et à un franchissement des frontières des spécialités. Il n'y a pas de sujets proprement universitaires. Il y a des universitaires qui portent des sujets à réflexion. Il leur appartient de se saisir des sujets pour en faire des objets de réflexions à la fois théoriques et pratiques.

Après elle, viendront d'autres sujets de réflexions. Alpha Blondy a été l'objet d'un colloque en ce même lieu. Après Allah Thérèse, viendront sûrement Aïcha Koné, Antoinette Konan et son Ahoco, instrument de musique qui a donné son nom à l'activité de jouissance solitaire de la masturbation, Blissyy Tebil et la banane braisée, et aussi François Lougah qui mena une vraie « vie de Lougah », selon l'expression bien connue des Ivoiriens.

Merci de votre aimable attention.

BOA Thiémélé L. Ramsès

Professeur titulaire de Philosophie

Université Félix Houphouët-Boigny

Président du Comité scientifique du colloque « Allah Thérèse : chantre d'une tradition musicale ouverte »